

UN HOMME QUELCONQUE

Ils s'étaient connus à l'Ecole des Mines et perdus de vue. Augustin avait fait vœu de sauver des âmes, Mathieu se satisfaisait de sa famille, son métier et ses loisirs.

Cinquante ans s'étaient écoulés quand Mathieu reçut d'Augustin un bref message, par lequel il disait souhaiter le revoir pour lui parler de son livre, qu'il avait découvert en librairie.

Le lieu de leur rencontre fut la modeste chambre du prêtre dans une jésuitière chic. La pièce était sobrement meublée. Une sorte de confessionnal, acceptable pour un mécréant ! Augustin portait un douillet chandail en cachemire, qui mit Mathieu à l'aise.

Malgré leurs soixante-quinze ans bien tassés, ils prétendirent se reconnaître. Après quelques banalités, ils entrèrent dans le vif du sujet.

—Ton récit est alerte, fluide, chronologique. Le personnage central peut inspirer de la sympathie au lecteur dépourvu de convictions. Mais l'épilogue est consternant ! Tout ce chemin pour en arriver là ! Au nom d'une morale de l'action, tu fais subtilement l'apologie des sept péchés capitaux, comme le plus sûr moyen de laisser une trace de son passage parmi les hommes. Cela peut intéresser certains lecteurs, en lasser beaucoup.

Mathieu l'interrompit abruptement.

—D'où sors-tu cette idée ?

Augustin, sans se laisser démonter, continua.

—Après une première lecture, je n'ai pas voulu céder au découragement. J'ai pensé qu'une deuxième lecture plus critique me révélerait une trame...Et je l'ai mise à jour ! Les titres des sept chapitres ne sont pas explicites, mais le premier fait l'éloge de la gourmandise, le second est centré sur l'orgueil. Puis viennent la colère, la jalousie, la luxure, l'avarice, enfin la paresse. Quant à l'épilogue, je n'ai pas su le qualifier.

—Je nie en bloc ton analyse, qui est le fruit d'une déformation professionnelle.

Augustin blêmit. Après un instant de silence, il riposta.

—Je vais t'en faire la démonstration. Chaque chapitre couvre dix années de la vie de Julien, le héros du livre. Dix précisément, quoiqu'aucune date ne soit jamais donnée. Mais un repérage chronologique à partir des événements traversés permet de l'affirmer.

—Bien joué !

—Premier chapitre : gourmandise. Julien est né en 1935. La guerre arrive. Sa mère se réfugie avec ses enfants dans le Sud-Ouest. Il découvre la nature, croque la vie à belles dents, sans bien comprendre la tristesse des adultes. Une cueillette de fraises et la monstrueuse indigestion qui s'en suit résument son addiction aux plaisirs simples de la vie.

—Un but pour toi !

—Orgueil. 1945 : la famille se reforme autour du père, qui a fait toute la guerre, de Londres à Berchtesgaden. Dans leur ville du nord de la France, la reconstruction s'accompagne d'une volonté de renouveau que Julien identifie à sa réussite, en classe et sur les stades. Son admission à l'Ecole des Mines comble sa soif de reconnaissance.

—Deux à zéro.

—1955 : aux Mines, il perd sa passion de l'excellence face à l'absence d'enjeu, ne trouvant d'intérêt que dans la géologie. Son temps en Algérie puis ses vadrouilles de géologue minier dans le tiers monde renforcent ses désillusions. Révolte et frustrations font de lui un homme en colère.

—Trois à zéro.

—1965 : il revient en France, fait un mariage de raison, entre dans une grande entreprise. Deux enfants, un pavillon en banlieue parisienne, une petite progression de carrière, un petit milieu social, de petites vacances. A comparer sa vie à celle de ses amis de jeunesse, il crève de jalousie. 1975 : la luxure ! Julien ne se résigne pas à sa médiocrité. Entraîné dans une première aventure, il devient après son divorce un séducteur patenté et trouve dans ses

conquêtes successives une revanche sur la vie. 1985 : au tournant de ses cinquante ans, il perd son emploi, n'intéresse plus les femmes. Ses enfants lui tournent le dos. Il vit d'expédients, compte ses sous et sa peine... Avarice. 1995 : à l'âge de la retraite, il devient apathique et laisse couler ses jours dans une morne indifférence : paresse.

Augustin marqua une pause. Mathieu, pas mécontent d'être démasqué, le regardait en souriant. Augustin reprit :

–Pourquoi as-tu fait le choix de cette structure cachée ?

–C'est une tactique, face au vertige de la page blanche. Le thème est résumé par le titre : « Un homme quelconque ». Il fallait cloisonner l'espace littéraire. Les sept péchés capitaux, pourquoi pas ?

–Soit. Cependant je persiste à croire que ce choix a un sens profond.

–Tu as été perspicace jusque-là. Je te dois une explication. Peut-être mon livre n'avait-il pas d'autre raison d'être que d'aboutir à la révélation d'un huitième péché capital : c'est le sujet caché de l'épilogue... Au contraire de Julien, j'ai eu une retraite active. Un beau jour, l'envie m'est venue d'écrire. Mais sur quoi ? Souvenirs d'enfance ? Expérience de vie ? J'étais paralysé à l'idée d'emprunter les traces de Nabokov, Paoustovski, Panaït Istrati, auxquels je vouais une admiration inconditionnelle. J'en suis venu à m'interroger : pourquoi vouloir écrire ? Ne serait-ce pas le sujet même de mon livre ? A partir de là, j'ai tourné et retourné la question comme une crêpe à la Chandeleur. Une évidence s'est imposée : si écrire relève d'un péché capital, ce n'est d'aucun des sept. Il faut en identifier un huitième. Mais comment le nommer ? J'y renonçai. Ce serait un péché anonyme. Il serait une étoile cachée, calculée avant d'être observée. Son nom émergerait d'un consensus sur sa réalité.

–Je peux maintenant déchiffrer ton épilogue, coupa Augustin. J'ai pu entrer dans cet ultime espace du labyrinthe grâce à toi, le jardinier. Nous sommes deux à l'instant à partager cette affirmation : écrire relève d'un huitième péché capital. A condition qu'on en exclue les Saintes Ecritures.

Mathieu reprit vivement :

–Dans l'épilogue de mon livre, Julien, au bout d'un parcours lamentable, est pris d'un délire d'écriture à l'âge de soixante-quinze ans. Il veut ainsi se façonner une petite survie dans la mémoire de quelques-uns, laisser une parcelle d'éternité derrière lui. Sous cet éclairage, le Bouddha et Confucius sont des champions. Rousseau, c'est pas mal. Darwin aussi...

–Cesse tes imprécations. Mais toi, comment définis-tu le péché capital, en le récupérant à ton compte ?

Mathieu réfléchit et pesa ses mots :

–A la transgression des commandements divins, je substitue l'idée d'un comportement qui, à doses bien mesurées, stimule la société des hommes mais qui, dans l'excès, est nuisible à l'individu et à son prochain. Un cas extrême pour le huitième péché : l'auteur de « Mein Kampf »...

–En substance, le huitième péché capital serait un désir d'éternité hors des voies du Seigneur.

–Ta formulation me convient. Surtout si je mets sa deuxième partie entre parenthèses. Ce désir est enraciné au tréfonds de l'homme. Il se manifeste de mille manières, au sein de religions ou sans elles. La pire est le sacrifice des islamistes avec leur ceinture d'explosifs. Pfuitt ! Les voilà instantanément au paradis. La plus bénigne et la plus répandue en Occident, c'est l'addiction à la pratique artistique et spécialement à l'écriture, avec l'espoir de laisser un nom à la postérité, pour dix ans ou bien davantage... un brin d'éternité, à dimension humaine.

Un long silence se fit. Tout était dit entre eux. L'amitié, c'est peut-être cela : apprécier les idées de l'autre sans mettre en cause ses propres convictions.